

Pour MAX...

La longue, longue nuit
l'interminable nuit,
nuit de drap rude et de froid
Je sens mon corps comme une feuille morte
un corps au ventre qui éclate.

Mon tout petit enfant va me quitter
je le sens qui glisse peu à peu
de la caverne de mon ventre
mes mains inutiles voudraient bien
le retenir.

C'est une nuit chaude de juillet
je suis seule et j'ai froid
C'est la nuit, je suis seule et je vais perdre cet enfant que
j'avais tant voulu
Je suis seule dans une salle d'urgence à dire adieu à l'enfant Max.
Une seule nuit pour lui et moi.

J'ai 37 ans Max, et autant je t'ai voulu, autant j'ai eu peur de toi, peur que tu me gruges, peur que tu m'attaches au quotidien, de tes toutes petites mains, de ton corps chaud et exigeant. Je n'aime pas la vie réelle. Max. J'aime la fête, les décors, la passion, la vie excessive, tout ce qui me donne des papillons dans la tête et dans le coeur.

Je suis maternelle et chaude, pourtant je ne suis pas une vraie mère. Je ne sais pas si tu m'aurais aimé. Je suis une femme qui travaille ; une femme pleine de projets, sans cesse en mouvement. Ma maison est en désordre et il y manque toujours l'essentiel. Pourtant j'avais une telle envie de te connaître, de te respirer, de te lécher. On aurait ri ensemble, toi accroché à ma hanche. Tu aurais connu plein de gens, plein d'ailleurs, bien protégé par ma chaleur. Dans la maison sauvage, je t'aurais montré ce que je sais de la forêt, des bêtes, des saisons, du jour et de la nuit. Tu serais devenu un brave petit bonhomme. On aurait pris le temps de s'apprendre. On aurait échangé ma magie un peu lasse contre celle de ton enfance. Et puis Max... je t'avais choisi un père bien doux, un grand enfant en déroute avec un coeur comme un soleil.

Malgré ma peur et mes doutes j'avais tant hâte que tu sois là, comme une saison nouvelle, comme un pays à découvrir. Car je me suis souvent demandé si avec toi je ne mettais pas de terribles entraves à mes ailes. J'ai douté... Douté de mon plaisir à ta présence, douté de pouvoir te faire une vraie place, douté de pouvoir te partager avec ton père. Je me disais qu'à 37 ans j'avais conquis le droit de vivre librement, à ma guise sans mains d'enfant accrochées à mes jupes... qu'il me restait si peu de temps pour faire ce qui me passionnait... que j'avais deux autres enfants déjà grands... que...

Pourtant je regardais avec plaisir mon ventre s'arrondir, heureuse de la joie de ton père. Je me sentais tendre, joyeuse et vivante... comme au début de ma vie. Pourtant je faisais taire ceux qui me parlaient de folie, de réalisme, d'âge et d'avenir. J'avais peur et je te voulais mon dernier enfant tant rêvé. Tu me rendais éternelle.

La journée avait été belle et pleine de soleil et d'amis joyeux... et moi je savais que tu me quittais. Je le savais depuis la veille quand j'ai vu ton image stratifiée sur l'écran de l'échographie. comme un insecte imprimé à la paroi de mon ventre. Tu étais déjà si loin.....

J'ai passé la journée, étendue dans l'herbe à essayer de te réchauffer de mes mains à te dire : «ne me quittes pas Max. je vais te faire une place, patiente un peu, je vais être douce avec toi, reste encore un peu. bien blotti, bien au chaud.» Je savais que c'était fini. Peut-être ne t'avais-je pas assez aimé, peut-être avais-je été trop inquiète, je n'avais pas su te protéger. J'avais mal au corps et à l'âme.

Puis le long trajet en auto la nuit. Je respire doucement, longuement. J'essaie de me concentrer. Je me sens malheureuse et révoltée. La salle d'urgence trop éclairée, les questions, les papiers oubliés, les portes qui se referment sur les amis qui m'ont emmenée... L'examen, de nouveau les questions, mon corps trop bronzé, le visage incrédule et ironique de l'interne qui me dit que tout va bien, qu'il ne faut pas s'inquiéter, qui s'acharne à qualifier mes contractions de «crampes», qui me gardera pour la nuit, puisque j'insiste... on me surveillera.

La gorge nouée je me prépare au triste rituel. La mise au monde de mon enfant déjà mort. Il fait chaud, je transpire et je grelotte. Je te parle beaucoup mon amour. Ce seront nos seuls moments. Je voudrais tant les croire. Je voudrais tant que tu te décides à rester avec moi. Rien à faire. Les signes sont réunis. Le décor est en place... les draps blancs, l'éclat métallique des bassines et de la table de nuit, la civière aux barreaux relevés, aux barreaux encore tachés de sang.

J'essaie de dormir au rythme des contractions. Je nous berce. Dieu que j'ai mal ! Comme tu me quittes douloureusement mon amour. Et mon corps qui s'acharne à te retenir. Je saigne. Comme c'est loin de la naissance que nous t'avions préparée au coin du feu, dans ma belle maison, finie juste pour ta venue à la fin de l'automne. Je te chante doucement les berceuses que j'avais apprises pour mes enfants.

Je saigne et j'ai mal. Ta mise au monde s'achève. On s'active autour de moi. On change les draps, on m'examine, on me retourne, on me pique, on me branche à une bouteille. Je ne veux pas que tu partes... pas encore. Je voudrais tant qu'on nous laisse seuls.

C'est fini. Je me tasse davantage sous les draps. Je ne sens plus rien... rien qu'un grand vide. Et je te vois. Oh Max tu es si petit. Tu tiens dans ma main. Si petit, si parfait, si froid, mon bel enfant. Doucement mon doigt te caresse. Tu es mou et un peu plat, comme le poisson rouge qui était tombé hors du bocal un jour. Tu sens salé, tu pèses si peu au creux de mes doigts. Quel gâchis, quelle tristesse. On te remet dans ton bocal. Adieu Max. Je voudrais t'emporter et t'enterrer dans mon jardin sous la talle de lilas. Demain je te prendrai dans ton bocal vers la place qui t'attends. Je ne veux pas qu'on te touche, qu'on t'examine. Tu es à moi. je vais t'emporter... demain.

LUCILE BEAUDET